

ES

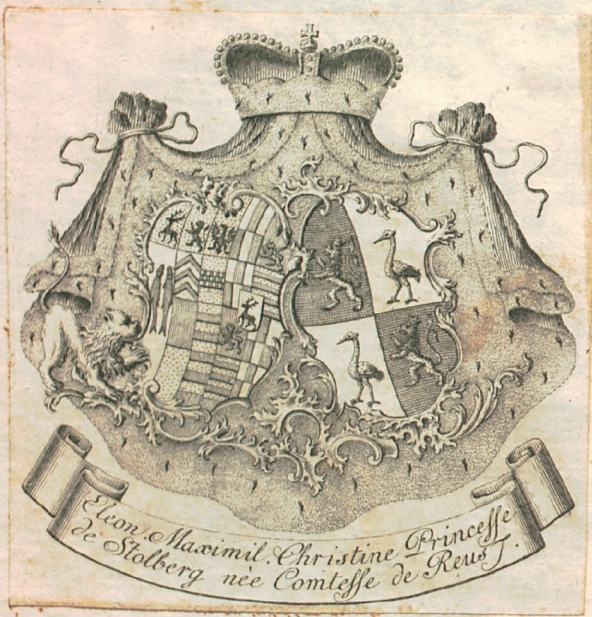
UNIVERSITÄTS- und
LANDESBIBLIOTHEK SACHSEN-ANHALT
MAGDEBURG

f

13



Wesg. 00
N g



304







L A
 F E M M E
 Q U I A R A I S O N ,
 C O M E D I E .
 E N T R O I S A C T E S E N V E R S .
 P A R
 M . D E V O L T A I R E .

*Donnée sur le Théâtre de Carouge, près Genève,
 en 1758.*



A A M S T E R D A M ,
 Chez ETIENNE LEDET, & Compagnie.
 M D C C L X .



F E M M E
Q U I A R A I S O N .

A C T E V R S .

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, *fils de M. Duru.*

ERISE, *fille de M. Duru.*

M. GRIPON, *Correspondant de M. Duru.*

MARTHE, *Suivante de Mad. Duru.*

La Scene est chez Madame Duru.

A M S T E R D A M

CHEZ ESTIENNE LEDET, & Compagnie.

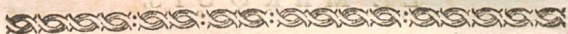
M D C C L X .



L A
F E M M E
Q U I A R A I S O N ,
C O M E D I E .



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

M Ais, mon très-cher Marquis, comment,
en conscience,

Puis-je accorder ma fille à votre impa-
rience,

Sans l'aveu d'un époux? Le cas est inoui.

A 2

L E

4 LA FEMME QUI A RAISON,
LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.

A vos commandemens votre fille est docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je suis assez riche.
Nous vivons fort gaiment, nous vivrons encor
mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'affomme.

Quel besoin avons-nous de conseils d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant son absence? . . .

LE MARQUIS.

Ah! les absens ont tort.

Absent depuis douze ans, c'est comme à-peu-près
mort.

Si

Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
 C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
 Un bien que vous sçavez dépenser noblement;
 Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
 Mais je le tiens pour mort aussi-tôt qu'il s'avise
 De vouloir disposer de la charmante Erise.
 Celle qui la forma doit en prendre le soin;
 Et l'on n'arrange pas les filles d'aussi loin,
 Pardonnez. . .

Mad. DURU.

Je suis bonne, & vous devez connaître
 Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur & mon
 Maître,
 Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
 Je l'aime . . . comme il faut . . . pas trop fort . . .
 sensément;
 Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez,
 je pense.
 Qui, vous? Vous, du respect pour un Monsieur Duru?
 Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
 Dans un habit de serge, en un second étage,

6 LA FEMME QUI A RAISON,

Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Esife au fils d'un usurier ?
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compere ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein-pouvoir dans sa Lettre il m'honore,

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein-pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête é-
poux ?

Mad.

Mad. DURU.

Hélas! à vos desirs je voudrais condescendre,
 Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
 J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
 J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
 Cet établissement de deux enfans que j'aime.
 Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême,
 Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
 Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes,
 Envoyer publier des bans aux Antipodes
 Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
 De votre cher mari je ne suis pas le fait.
 Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée,
 Croirait voir sa Maison au pillage donnée.
 Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
 Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
 De la vive amitié qui m'attache à sa mere,
 De cet amour ardent qu'elles voit sans colere,
 Daignez former, Madame, un si tendre lien;
 Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.

8 LA FEMME QUI A RAISON,
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh, çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.

Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame fourmise,
D'un cœur toujours à vous.



SCENE II.

Mad. DURU, Le MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez belle Erise,
Fléchissez votre mere, & daignez la toucher,
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaîse un peu.

ERI-

C O M E D I E.

9

ERISE, *vivement.*

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colere:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mere;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah Madame!
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(à Eriſe.)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire?

ERISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire;

A 5

J'au-

10 LA FEMME QUI A RAISON,
J'aurais peur-d'être trop de votre sentiment,
Et j'en ai dit, mé semble, assez honnêtement.
Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours son mari! sa faiblesse
De cet épouventail s'inquiète sans cesse.

ERISE.

Il est mon Pere.



SCENE III.

Madame DURU, le MARQUIS, ERISE,
DAMIS.

DAMIS.

AH ah! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour? Je veux m'y joindre aussi.

Votre

Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
 Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
 Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur,
 Je compte absolument jouir de cet honneur,
 Non point par vanité, mais par tendresse pure,
 Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
 De voir avec pitié ma vive passion.
 Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison ;
 Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre,
 Une nôce après tout suffira pour nous quatre.
 Il n'est pas trop commun de sçavoir en un jour
 Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
 Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
 Par un seul mot, ma mere, & contre la coutume,
 C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous,
 Et vous serez, ma mere, heureuse autant que nous.

L E M A R Q U I S.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même ;
 Mais Madame balance, & c'est en vain qu'on aime.

E R I S E.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
 De maltraiter un fils si cher à votre cœur?

Son

LA FEMME QUI A RAISON,

Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre misérable?

D A M I S.

Désespérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

E R I S E.

Je connais bien mon frere, & j'ai lu dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mere.

D A M I S.

Je parle pour ma sœur.

E R I S E.

Je parle pour mon frere.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. D U R U.

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans & vos goûts sont mon
choix:

Je

Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous ferons tous contents, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire,

Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous sçauvez, mes enfans,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré pere:
Sa fortune déjà commençait à se faire;

34 LA FEMME QUI A RAISON,

Il eut l'art d'amasser & de garder du bien
 En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
 Il me recommanda, quand il quitta la France,
 De fuir toujours le monde, & sur-tout la dépense,
 J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever;
 Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
 Au fond d'un galetas il releguait ma vie,
 Et plus honnêtement je me suis établie.
 Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
 Traînat dans le Palais la robe d'Avocat:
 Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
 Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
 Que de Monsieur Gripon, & la fille & le fils,
 Par un beau mariage avec nous soient unis.
 Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

D A M I S

Et nous aussi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
 Je crains de mon mari le courroux véhément.

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien de loin.

Mad.

LA FEMME A L'ON

Mad. DURU

Son cher Correspondant,

Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

D A M I S.

Il vous en reste assez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai consulté.

L E M A R Q U I S.

Hélas! consultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité

D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge

On ne peut sûrement contracter mariage

Contre la volonté d'un propre pere.

D A M I S.

Non

Lorsque ce propre pere, étant dans la maison,

Sur son droit de présence obstinément se fonde.

Mais quand ce propre pere est dans un bout du
monde,

On

10 LA FEMME QUI A RAISON,

On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, & quand? Dès aujourd'hui.



SCENE IV.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE,
DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA Monsieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce sont ses propres mots, faut-il qu'il entre ?

Mad. DURU

Hélas !

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

DAMIS

S C E.



S C E N E V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE,
DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

SI tard, Monsieur Gripon! quel sujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici

L'ordre de votre pere que je vous porte ici.

Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;

Ils le feront du moins, & sans beaucoup attendre.

Lisez. (*Il lui donne une Lettre*).

18 LA FEMME QUI A RAISON,

Mad. DURU.

L'ordre est très-net, que faire?

M. GRIPON.

A votre chef

Obéir sans réplique & tout bâcler en bref.

Il reviendra bientôt; & même, par avance,

Son Commis vient régler des comptes d'importance.

J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité

De dépêcher la chose avec célérité.

Mad. DURU *ironiquement*.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.

Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ERISE *ensemble*.

Tout comme vous, ma mere.

LE MARQUIS.

De nos communs desirs il faut presser l'effet.

Ah! que de cet hymen mon cœur est satisfait!

M. GRIPON *brusquement*.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaîse;

Ça doit importer peu.

LE

L E M A R Q U I S.

Je ne me sens pas d'aïse.

M. G R I P O N.

Pourquoi tant d'aïse?

L E M A R Q U I S.

Mais... j'ai cette affaire à cœur,

M. G R I P O N.

Vous, à cœur mon affaire?

L E M A R Q U I S.

Oui, je suis serviteur

De votre ami Duru, de toute la famille,

De Madame sa femme, & sur-tout de sa fille.

Cet hymen est si cher, si précieux pour moi..,

Je suis le bon ami du logis.

M. G R I P O N,

Par ma foi,

Ces amis du logis font de mauvais augure.

Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

E R I S E.

Quoi, si-tôt?

B 2

Mad.

20 LA FEMME QUI A RAISON,

Mad. DURU.

Sans donner le tems de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointé.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mere, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour
trait,
Et ma fille Philipotte est en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans!

DAMIS.

Oh! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRI-

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui regne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(à *Eriſe*).

Et vous, qui fouriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même chose, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie
A plaire au tendre Amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre Amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh! quel original!

B 3

L'ami.

22 LA FEMME QUI A RAISON,

L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(A Mad. Duru.)

Oh, ça, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission ;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le Futur, la Future.
Vous aurez des enfans, souples, respectueux,
Grands ménagers, enfin on fera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau-
monde.

Mad. DURU.

C'est une bagatelle, & mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un pere, & sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que les dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grace & simple & naturelle.

ERISE.

Leur bon-sens dont leur pere est le parfait modele.

LE

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

(à part.)

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monsieur là ?

(à Mad. Duru.)

A demain donc, Madame; une nœce frugale

Préparera sans bruit l'union conjugale.

Il est tard, & le soir jamais nous ne fortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir ?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On se leve avant jour; ainsi fait votre pere.

Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.

Soyez sobre, attentif à placer votre argent;

Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.

Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. DURU.

Pas si matin.

24 LA FEMME QUI A RAISON,
LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît, Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.

Adieu.

MARTHE *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,

Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Philipotte votre fille, & Philipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

M. GRIPON.

COMEDIE.

25

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,

Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

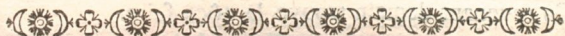
Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON à *Mad. Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette Dohzelle;

Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)



SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS,
LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

B 5 D A

26 LA FEMME QUI A RAISON,
D A M I S.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE M A R Q U I S.

Contre nos ennemis formons vite un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en fureté.
Madame, on vous y force, & tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

E R I S E.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

D A M I S.

Hélas; de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiete,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Mad. D U R U.

Mais...

LE M A R Q U I S.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, Madame, ou nous sommes perdus.

Mad. D U R U.

Le péril est pressant, & je suis bonne mere;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

M A R-

M A R T H E.

Au Notaire,

A la nôce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
 D'amener à l'instant le Notaire du coin,
 D'ordonner le souper, de mander la musique:
 S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique,
 Je ne m'en mêle pas.

D A M I S.

Elle a grande raison;

Et je veux que demain Maître Isaac Gripon,
 Trouve en venant ici peu de choses à faire.

E R I S E.

J'admire vos conseils & celui de mon frere.

Mad. D U R U.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mere.

Mad. D U R U.

Fort bien.

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du Premier Acte.

A C.



A C T E II.



SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMment! dans ce logis est-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison?
Quoi! Deux tables encor impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflans sur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

D A M I S.

Non; mon ame est émue
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en sçaurais rougir.

M. GRI-

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire

Un délire de joye, un transport inoui.

A peine hier au soir sorttes-vous d'ici,

Que livrés par avance au lien qui nous presse,

Après un long souper, la joye & la tendresse

Préparant à l'envi le lien conjugal,

Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.

Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.

Cette vie à ton pere à coup sûr déplaira.

Et que feras-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure,

Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature;

Cette délicatesse & ces ravissemens,

Qui ne sont bien connus que des heureux Amans;

Si vous sçaviez . . .

M. GRI-

30 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON.

Je sçais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

D A M I S,

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé,

M. GRIPON.

Sifait, sifait.

D A M I S.

Comment? Vous aussi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

D A M I S.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs? . . .

M. GRIPON.

Et oui, oui. J'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DA-

D A M I S.

Je le vois bien; enfin, vous me le pardonnez ?

M. G R I P O N.

Oui dà, quand les contrats seront faits & signés.

Allons, avec ta mere il faut que je m'abouche;

Finissons tout.

D A M I S.

Ma mere en ce moment se couche.

M. G R I P O N.

Quoi? Ta mere?

D A M I S.

Approuvant le goût qui nous conduit,

Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. G R I P O N.

Ta mere est folle.

D A M I S.

Non, elle est très-respectable,

Magnifique, avec goût, douce, tendre, adorable.

M. G R I P O N.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton pere, il viendra promptement;

Et

32 LA FEMME QUI A RAISON,

Et déjà son Commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison ;
L'été sans éventail, & l'hiver sans manchon ;
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,
Et sçait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille est bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée.
Il faut que la maison soit sur un autre pié.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent ?

D A M I S.

Oh! fort souvent.

M. G R I P O N.

Je pense.

Que

Que pour cause il est bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'espère
Moriginer bientôt cette tête légère;

Mais sur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire

Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chere.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,

Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,

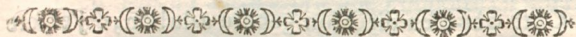
Je vais, Monsieur, je vais... me coucher... Je me
flatte

C

34 LA FEMME QUI A RAISON,

Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-tems éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)



SCENE II.

M. GRIPON *seul.*

LEs Romans l'ont gâté, sa tête est attaquée;
Mais celle de son pere est aussi détraquée,
De prétendre chez lui se rendre incognito.
Quel profit à cela? C'est un vrai vertigo.
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystere;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

S C E.



SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUELLE réception! après douze ans d'absence.
Comme tout se corrompt, comme tout change en
France!

M. GRIPON.

Bon jour, compere.

M. DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il réve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'est emportée!
Cette maison, je crois, du diable est habitée,
Et j'y mettrais le feu sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

36 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON.

Il parle long-tems seul, c'est signe de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sottie imprudence.

A votre femme un mois confiez votre bien,

Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.

Je m'étais noblement privé du nécessaire:

M'en voilà bien payé; que résoudre, que faire?

Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, comperè. Eh bien, vous avez terminé

Assez heureusement un assez long voyage.

Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir;

On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de regle, & les loix violées!

M. GRI-

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées,
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bon pa-
piers,

Trois cens deux mille francs, dix-huit sols neuf de-
niers.

Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.

J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(Il montre son Porte-feuille.)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?

Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.

Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!..

C 3

M. GRI-

38 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un Couvent,

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant,
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compere,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DU-

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encor un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'ordre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien : sur ce point nous serons tous contents,
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passé. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine, au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément,
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

49 LA FEMME QUI A RAISON ,

M. DURU.

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,

Et cet après-midi l'hymen fera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh! Parbleu, ta femme est ton affaire.

Je te donne une bru charmante & ménagère:

J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;

Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.

Point d'argent: c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRI-

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
 Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

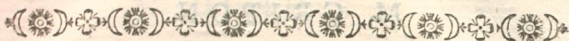
Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là... Si la nature est au moins assez forte,
 Si le fang parle assez dans ma fille & mon fils,
 Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
 Est-ce que le fang parle? Et ne dois-tu pas être
 Honnêtement content, quand, pour comble de biens
 Tes dociles enfans vont épouser les miens?
 Adieu; j'ai quelque dette active & d'importance,
 Qui devers le midi demande ma présence.
 Et je reviens, compere, après un court dîner,
 Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.



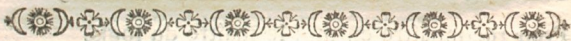
S C E N E IV.

M. DURU *seul.*

LES affaires vont bien ; quant à ce mariage ,
j'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage ,
C'est un scandale affreux , & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer , découvrir tout , voir tout.

(On sonne)

J'entends une sonnette & du bruit ; on appelle.



S C E N E V.

M. DURU, MARTHE, *à la porte.*

M. DURU.

O H ! quelle est cette jeune & belle Demoiselle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille ? Mais... j'en ai peur : en effet ,
Elle est bien faite , au moins passablement jolie ,
Et cela fait plaisir. Ecoutez , je vous prie ;
Où courez-vous si vite , aimable & chere enfant ?

MAR-

M A R T H E.

Je vais chez ma Maîtresse en son appartement.

M. D U R U.

Quoi! vous êtes suivante? Et de qui, ma mignonne?

M A R T H E.

De Madame Duru.

M. D U R U à part.

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.

Ecoutez.

M A R T H E.

Quoi! Monsieur?

M. D U R U.

Sçavez-vous qui je suis?

M A R T H E.

Non; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. D U R U.

Je suis l'intime ami de Monsieur votre Maître

Et de Monsieur Cripon. Je peux très-aisément

Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MAR-

44 LA FEMME QUI A RAISON,
MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le tems presse.
Et voici le moment de coucher ma Maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue,
Après le jeu l'on danse, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue

Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas

Que Madame Duru fit un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous bon-homme, à
votre âge?

Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage

Des grands biens amassés par son ladre mari;

Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

M. DU-

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre.

Qu'est-ce tenir maison ?

M A R T H E.

Faut-il tout vous apprendre ?

D'où diable venez-vous ?

M. DURU.

D'un peu loin.

M A R T H E.

Je le voi.

Vous me paraissez neuf quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,

Tout est neuf à mes yeux. Ma petite Maîtresse,

Vous tenez donc maison ?

M A R T H E.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle espece ?

Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plait ?

M A R-

46 LA FEMME QUI A RAISON,
MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monsieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'est pas sans regret, mais essayons enfin.
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zele
Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'Amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense.

MAR-

MARTHE.

Quelque Amant! vous osez attaquer notre honneur?

Quelque Amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,

Je ne sçais qui me tient, que mes mains appliquées

Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.

Quelque Amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez

Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez

Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,

Trop sage, trop honnête, & trop douce personne;

Et vous êtes un sot avec vos questions.

(On sonne.)

J'y vais... Un impudent, un rodeur de maisons.

(On sonne.)

Tout-à-l'heure... Un benêt qui pense que les filles

Iront

48 LA FEMME QUI A RAISON,

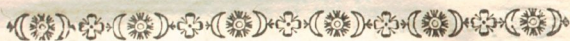
Iront lui confier des secrets de famille.

(*On sonne.*)

Eh! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà

(*On sonne.*)

Devroit punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

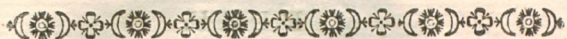


SCENE VI.

M. DURU *seul.*

JE ne sçais si je dois en croire sa colere;
Tout ici m'est suspect; & sur ce grand mystere
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerais point, je veux examiner
Jusqu'ou du bon chemin on peut se détourner.
Que vois-je? Un beau Monsieur sortant de chez ma
femme!
Ah! voilà comme on tient maison;

SCÈ



SCENE VII.

M. DURU, le MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.

Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encore? Fort bien,

Comme de la maison je vois ici deux maîtres,

L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres,

On ne me connaît pas, gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

50 LA FEMME QUI A RAISON,

M. DURU.

Je n'en fçaurais douter.

Volets fermés, au lit, petit jour, porte close,

La fuyante à mon nez complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate

Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DU-

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne ferait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, coustu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment!

Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle gueres.

Soyez le bien venu, prenez sur-tout le soin

D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin.

Bon soir.

M. DURU à part.

J'enfermerai dans peu ma chere femme.

(Au Marquis.)

Que l'Enfer.... Mais, Monsieur, qui gouvernez
Madame,

La chambre de sa fille est-elle près d'ici ?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(Il entre chez Erise & ferme la porte.)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille:

Il sort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.

Je n'y puis plus tenir, & je succombe enfin.

Justice! je suis mort.

S C E.



SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec*
ERISE.

ERISE.

EH! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, je vous ai déjà dit,
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit.
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je suffoque.
Je ne peux plus rien dire!

ERISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

54 LA FEMME QUI A RAISON,

Juste Ciel! & comment son frere l'Avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sçais; il paroît qu'il est extravagant;
Votre pere, dit-il, l'a pris pour son Agent,

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sçais rien: cet homme est si bizarre!

ERISE.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!.. J'en suis quitte encor à bon marché.
C'est-là votre mari?

ERISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ERI-

E R I S E.

C'est mon mari, que j'aime.
A mon pere, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ferre!

L E M A R Q U I S.

Ah! daignez condescendre!

M. DURU.

Maître Ifaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait

L E M A R Q U I S.

Eh bien, je vous en fais la confidence entiere,

M. DURU.

Marié?

E R I S E.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand?

56 LA FEMME QUI A RAISON,
LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monfieur ſçait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur pere,
Par exemple, le fils de ce Monfieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien,

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point auffi marié lui?

ERISE,

Sans doute.

M. DURU.
Lui?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur?

LE

COMEDIE. 57

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.

Le compere Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.

C'est un homme occupé toujours du denier dix,

Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis

Il avoit l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge

Alterent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ERISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

D 5

N'avez-

58 LA FEMME QUI A RAISON,
N'avez-vous donc pas vu les débris de la nœce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous-bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité,
Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légère.

Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chere,
Que la nœce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paroissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ERISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,

Mon-

Monſieur Duru pourroit excuſer tout ceci.

Je vais enfin parler à ſa mere, & pour cauſe . . .

E R I S E.

Ah! gardez-vous en bien, Monſieur; elle repoſe.

Elle eſt trop fatiguée; elle a pris tant de ſoins.

M. D U R U

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

E R I S E.

Encore moins.

L E M A R Q U I S.

Il eſt trop occupé.

M. D U R U.

L'aventure eſt fort bonne.

Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne?

L E M A R Q U I S.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens

Se garderont toujours d'interrompre les gens.

Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame,

Me rendre aux doux transports de la plus pure
flamme,

Ecrivez à ſon pere un détail ſi charmant.

E R I -

60 LA FEMME QUI A RAISON,

ERISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sçais si ce pere

Doit être aussi content d'une si prompte affaire.

Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,

Et soupez avec nous.

ERISE.

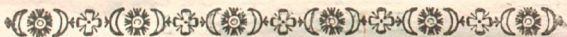
Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.



SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul*.

Mais Gripon, le compere,
S'est

S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
 Quelle fureur de nôce a saisi tous nos gens!
 Tous quatre à s'arranger font un peu diligens.
 De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
 J'arrive, & tout le monde à l'instant se marie.
 Il reste, en vérité, pour compléter ceci,
 Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
 Entrons, sans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on
 m'ouvre.

(Il heurte.)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout se découvre.

M A R T H E *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. D U R U.

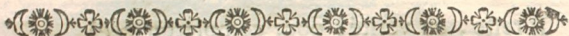
Oh! ton Maître entrera,

Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du second Acte.



A C T E III.



SCENE PREMIERE.

M. DURU, *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vite mariés, font au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCE.



SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le Contrat
& une écriture à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

Mad. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.

Vous radottez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propose

De

64 LA FEMME QUI A RAISON,
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Cà, compere,

Votre femme est instruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte & ses appas!

Les

Les nœces, cette nuit, n'auroient pas été faites ?

M. G R I P O N.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes,
Elle s'habille en hâte; & mon fils, son cadet;
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. D U R U.

Juste Ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. G R I P O N.

Non, sans doute.

M. D U R U.

Le diable est donc dans ma famille.

M. G R I P O N.

Je le crois.

M. D U R U.

Ah! fripons! femme indigne du jour,

Vous payerez bien cher ce détestable tour!

Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis
Maître.

Approfondissons tout; je prétends tout connaître;

Fais descendre mon fils; va compere, dis-lui

Qu'un ami de son pere, arrivé d'aujourd'hui,

Vient lui parler d'affaire, & ne sçauroit attendre.

E M. GRI-

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.

Il faut un Commissaire, il faut verbaliser,

Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant*.

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va'donc.

M. GRIPON *revenant*.

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.



SCENE III.

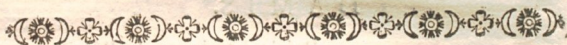
M. DURU, *seul*.

O voyage cruel!

O

O pouvoir marital & pouvoir paternel !
 O luxe ! maudit luxe ! invention du diable ,
 C'est toi qui corrompt tout, perd tout ; monstre
 exécration !

Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés,
 J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
 Un amas de noirceur, & sur-tout de dépenses,
 Qui me glacent le sang & redoublent mes transes.
 Epouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ;
 Je ne sçais si je dois en mourir de douleur :
 Et quoique de me pendre il me prenne une envie ;
 L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
 Ah ! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
 Quel habit ! pourquoi donc n'a-t il point de rabat ?



SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS à M. Gripon.

QUEL est cet homme ? Il a l'air bien atrabi-
 laire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre pere.

LA FEMME QUI A RAISON,

D A M I S.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Êtes-vous Avocat?

D A M I S.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Êtes-vous marié?

D A M I S.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

D A M I S.

Aussi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. DURU.

Mariés!

M. GRIPON.

Scélérat!

M. DU-

M. DURU.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Philotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me fens percer l'ame.

Quelle est-elle? En un mot, vite, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux sçavoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre pere, ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui

A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

70 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON.

Quel galimathias!

D A M I S,

Mais la chose est toute claire.

Vous sçavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon pere
Enjoignait à ma mere, en termes très-précis,
D'établir, au plutôt, & sa fille, & son fils,

M. D U R U.

Eh bien, traître?

D A M I S.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommé par sa chose;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bon amis,
Est un homme...

M. GRIPON,

Ah! c'est-là cet ami du logis.

On s'est moqué de nous; je m'en doutais, compere.

M D U R U.

Allons, faites venir vite le Commissaire,

Vingt

Vingt Huiffiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
 Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
 Cher ami de mon pere, apprenez que peut-être,
 Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
 Seroit votre chemin pour vuider la maison.
 Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
 Toi me chasser d'ici ? Toi scélérat, faulxaire ?
 Egreffin, débauché, l'opprobre de ton Pere ?
 Qui n'es point Avocat !



SCENE V. & dernière.

Mad. DURU, sortant d'un côté avec MAR-
 THE. Le Marquis sortant de l'autre avec
 ERISE. M. DURU, M.
 GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, dans le fond.

M On carosse est-il prêt ?
 D'où vient donc tout ce bruit ?

72 LA FEMME QUI A RAISON,

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, ce plaissant visage,

Qui sembloit si surpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est Agent.

M. DURU *en colere se retournant*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet Agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Que vois-je! quels traits! c'est lui-même, & mon
ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme?

Oh! comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi

De quoi racommoder ses fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux?...

DA.

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, ensemble.

Mon pere!
Mad. DURU.

Daignez jeter, Monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfans, qui font à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne, apostat du Barreau;

Malheureux marié, qui fais ici le beau,

Fripon; c'est donc ainsi que ton pere lui-même

S'est vu reçu de toi? C'est ainsi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

E 5

Mad.

74 LA FEMME QUI A RAISON,

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux
destin ?

Vous retrouvez ici toute votre famille ;

Un gendre, un fils bien-né, votre épouse, une fille.

Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans

voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagere ;

Elle cousait, filait, faisait très-maigre chere ;

Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,

Par la main d'un filou, nommé Maître-d'hôtel ;

N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,

Ni d'un maudit Marquis enforcé ma fille ;

N'auroit pas à mon fils fait perdre son latin,

Et fait d'un Avocat un pimpant égreffin.

Perfide, voilà donc la belle récompense

D'un travail de douze ans & de ma confiance,

Des soupers dans la nuit, à midi petit jour !

Auprès de votre lit un oisif de la Cour !

Et portant eu public le honteux étalage

Du rouge enluminé qui peint votre visage !

C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?

Allons,

Allons, de cet Hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

D A M I S,

Quel pere!

L E M A R Q U I S.

Quel beau-pere!

E R I S E.

Eh! bon Dieu quel langage!

Mad. D U R U.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.

Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.

Alors que la misere à tous deux fut commune,

Je me fis des vertus propres à ma fortune;

D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;

Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,

Une éducation qui tint lieu d'héritage.

Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux vo-
yage,

Un peu de bien; commis à ma fidélité,

J'en scus placer le fonds, il est en sûreté.

M. D U R U.

Oui.

Mad. D U R U.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,

A nous donner à tous une plus douce vie.

76 LA FEMME QUI A RAISON,

Je voulus dans la Robe élever votre fils,
 Il n'y parut pas propre. & je changeai d'avis:
 Il fallait cultiver, non forcer la nature;
 Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture..
 J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
 D'un mauvais Avocat, un très-bon Officier.
 Avantageusement j'ai marié ma fille;
 La paix & les plaisirs regnent dans ma famille;
 Nous avons des amis; des Seigneurs sans fracas,
 Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
 Soupent chez nous gaiment & passent la soirée;
 La chère est délicate & toujours modérée.
 Le jeu n'est pas trop fort; & jamais nos plaisirs
 Ne nous ont, grace au Ciel, causé de repentirs.
 De mon premier état je soutins l'indigence;
 Avec le même esprit j'use de l'abondance.
 On doit compte au public de l'usage du bien,
 Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
 Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même;
 Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint
 blême,
 Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort.
 Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?

Ab!

Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
 Le prix de vos travaux est dans la jouissance.
 Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
 Etre riche n'est rien: le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance!
 Gripon, je souffrirais que pendant mon absence
 On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
 De ma fille?

Mad. DURU.

Mon sieur, je vous en écrivis.
 Cette union est sage, & doit vous le paraître.
 Vos enfans sont heureux, leur pere devrait l'être.

M. DURU.

Non, je serais outré d'être heureux malgré moi.
 C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi,
 Femme, fils, gendre, fille ainsi se réjouissent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez soi.

Mad. DURU.

Vous le ferez toujours.

ERI.

78 LA FEMME QUI A RAISON,

ERISE.

Ah! disposez de moi.

Mad. DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,

Serez-vous inflexible?

Mad. DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ERISE ensemble.

Mon pere!

M. DURU.

Gripou, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous

Ca demande du tems.

MARTHE.

Vite; attendrissez-vous:

Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie;

Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.

Personne n'attendait que vous vinssiez ici.

La

La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
 Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie,
 Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
 Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
 Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penses tu, compere ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur, mais après tout que faire ?
 La chose est sans remede, & ma Philotte aura
 Cent Avocats pour un si-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Cà, mes enfans, ma femme,
 Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
 Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,
 Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien ;
 Il faut en dépenfer un peu pendant sa vie.
 Mais, ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...
 M. DU-

80 LA FEMME QUI A RAISON, &c.

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous font-ils placés!

Mad. DURU

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son Porte-feuille, & le remet dans
sa poche.)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux;

Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec constance;

Prendre enfin mon bonheur du moins en patience!

Fin du troisieme & dernier Acte.





28



DL

AD: 22 $\frac{72}{4, 14}$
S

X 2280 283

DL 3874f



Au reste, Monsieur, ces défagrémens attachés aux Arts de l'esprit, n'affoibliront point l'amour que j'ai pour eux & qui est né avec moi. La reconnoissance que je dois aux bontés du Public, me donnera de nouvelles forces, & développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture est un plaisir utile & réel, en lisant ce foible essai, seront attendris des sentimens honnêtes & vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, & leur ame me saura gré d'avoir écrit. La mienne (vous le voyez, Monsieur,) s'épanche devant vous avec liberté. Je suis toutes ses impressions, sans songer que j'abusé de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeunesse, & que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur où tout paroît illusion & vanité: Aussi je compte également sur les conseils de votre Philosophie & sur les lumieres de votre goût.

Je suis, &c.

APPROBATION.

L A
F E M M E
QUI A RAISON,
C O M E D I E.
EN TROIS ACTES EN VERS.
P A R
M. DE VOLTAIRE.

Donnée sur le Théâtre de Carouge, près Genève,
en 1758.

